

L'HOMME

ROUGE,

SATIRE HEBDOMADAIRE

Par

BERTHAUD ET VEYRAT.



Une Honte.

Aujourd'hui que le temps marche à grandes journées,
Brûlant sur son chemin les étapes données,
Sans demander jamais qu'on s'arrête un moment;
Aujourd'hui c'est pitié que de voir nos prophètes,
A défaut de linceuls, dans leurs manteaux de fêtes,
Tomber avant le dénoûment.

C'est cela cependant, et, le dos sur sa roue,
A penser, à bénir, l'humanité s'enroue;
Culte et religion lui fondent au cerveau;
Tour à tour elle prie et traîne sur la claie; --
Mais ne blasphémons pas, nous! -- Dieu peut-être essaie
L'épreuve d'un monde nouveau.

— Ainsi, pauvres enfans, nourris de poésie,
Nous pensions l'autre soir, l'âme toute saisie,
A cette folle idée où Dieu pendait vivant.
Lorsque l'on a vingt ans et que l'on est poète,
On se plaît à creuser sa pensée inquiète,
Et l'on fait des rêves souvent. —

Oh! non, ce n'est pas Dieu qui nous fait cette honte;
Tant de honte, ô malheur, qu'au front le rouge en monte!
Rien n'est venu du ciel dans nos maux d'ici-bas;
Et nous pouvons crier: Anathème! anathème!
A ceux qui, sans pudeur, nous vendent un baptême
Dont le baigne ne voudrait pas!

Oh! c'est qu'ils nous ont fait une histoire infamante,
C'est que depuis trois ans que leur bras nous tourmente,
Que leurs lèvres de fer nous épongent le front;

Ils ont tout dévasté des gloires de la France,
Jusqu'à ces jours d'attente où la jeune espérance
Couve les gloires qui naîtront.

II.

C'était notre sœur Varsovie,
Qui tombait, devant nous, sans vie,
Nous faisant signe de la main : —
Allons, amis! que l'on s'apprête!
Que l'épée aujourd'hui soit prête!
En route! en route! — peuple, arrête!....
Quatre hommes barrent le chemin.

C'était la plaintive Italie,
Soulevant sa tête affaiblie,
Cherchant ses dieux Capitolins :
Leur tonnerre est un bruit de tôle ;
Et, maintenant, au Capitole,
On s'incline, pour une étoile,
Devant des soldats papalins!



Tout près de nous, — sur la frontière, —
Chaque ville est un cimetière ;
Chaque place une Grève! — Hélas,

Nous l'avions dit à la Savoie :
Enfant, te voila dans la voie
Où, sur sa tête, il faut qu'on voie
Le ciel, au bout d'un coutelas !

III.

Tout cela, c'est à nous : c'est l'histoire courante,
Qu'à nos yeux, au grand jour, la royauté mourante
Hâche, de sa dernière dent ;
Et tout cela se fait sans efforts, sans obstacle,
Et comme des acteurs nous jouaient un spectacle.
— C'est bien infame cependant ! —

Et voila qu'à présent nos gâcheurs politiques,
Las de nous replâtrer des chartes élastiques,
De nous jeter la honte et l'infamie au front,
Avec leurs noms gravés, comme dernier affront ;
Les voila qu'ils ont vu sur la place Vendôme,
Que la Colonne était veuve encor du grand homme ;
Que le peuple cherchait là-haut pour le bénir
Celui dont il n'a pu garder qu'un souvenir ;
Et comme nous touchons au grand anniversaire
Dont le soleil les ronge au cœur, comme un ulcère,
Ils ont enfin pensé que peut-être il siérait
De rendre Bonaparte au bronze qui pleurait !

Car voici dix-huit ans que la Colonne pleure,
Et que parmi les jours elle cherche quelle heure
Fut marquée au cadran de sa gloire d'airain,
Pour cette ascension de l'homme souverain.
Or, après dix-huit ans le temps a de son aile
Touché dans notre nuit cette heure solennelle ;
Elle est venue enfin ; elle est là : --- la voici.....

Peuple, garde ta joie et garde tes merci !



Tu bats des mains, enfant ! --- Mais, vois-tu, on te joue ;
C'est un crachat de plus qui tombe sur ta joue :
Eh ! ne fallait-il pas aux fêtes de juillet
Réveiller en ton sein l'amour qui sommeillait,
L'enthousiasme éteint ; --- grotesque propagande
Qu'ils font à nos regards passer par contrebande ?
Avant que le poison qui dévora ses jours
Dans son linceul de prince eût couché pour toujours
Le fils de l'Empereur, l'héritier de son trône ;
Ont-ils rendu le père à sa grande colonne ?
Oh ! non ; --- ils avaient peur, alors ! ils avaient peur !
Ce nom seul emplissait leur ame de stupeur.
Mais la mort a fauché cette souche fragile :
Qu'importe une statue ou de bronze ou d'argile ?

Et puis, c'est un moyen de nous faire oublier
Que nous portons encore au cou notre collier,
Que nous traînons encor sur notre sol de lave
A nos pieds attaché le boulet de l'esclave.
C'est ainsi qu'on s'arrange avec la liberté,
Et qu'on fait maintenant, la popularité;
Et quand le noble Roi dont la main nous gouverne
Daignera bien passer devant quelque taverne,
Peut-être un vieux soldat de Wagram et d'Eylau,
Oubliant un moment son vin arrosé d'eau,
Viendra crier tout haut sur le seuil de la porte:
Vive le roi ! quand même... ou le prince, qu'importe !

Et voila cependant comment Napoléon
Retrouve de nos jours sa place au Panthéon !
Et nous, nous oublierons, insensés que nous sommes,
Que les rois de tous temps se raillèrent des hommes,
Que les rares bienfaits d'eux à nous descendus,
Au jour qu'ils sont venus nous étaient au moins dus.
Nous oublierons aussi que le sang de nos veines
A coulé quarante ans pour des promesses vaines ;
Que si nous le voulions, nous pourrions dès demain
Faire sauter le trône en éclats au chemin ;
Qu'il ne faut pour cela qu'une seule bataille,
Où le peuple viendrait haut de toute sa taille,

Oh ! c'est en vérité de la dérision ;
C'est à prendre en pitié toute une nation !

V.

Mais c'est trop faire ici de raillerie amère,
Et de sarcasmes vains et de haine éphémère :

Suivez, suivez votre chemin.

Allez sans voir ; -- il est une fin, sur la terre,
Au règne des mauvais ; -- et c'est un prolétaire

Qui sera le maître demain !



Oh ! ministres du roi Louis-Philippe de France !

Il est, avant la mort, une dernière transe,

Un frissonnement tout nerveux,

Où l'on voit se dresser l'homme au bord de la tombe ; —

Malheur à vous ! -- alors, il brise quand il tombe,

Sous lui, -- ceux qu'il tient aux cheveux !

Trois peuples sont debout, levés dans cette crise ;

L'œil en feu, le sein nu, les bras raides, — la brise

Siffle aux anneaux de leur licou ; --

Voyez donc : ils sont là, là ! -- leurs mains décharnées

Ouvrent déjà des doigts osseux ; -- quelques journées,

Et vous serez saisis au cou !



Mais c'est ainsi toujours ; on ne veut rien entendre.
Que la honte ou la mort s'avance, --- on veut attendre! ---
Qu'importe la honte ou la mort?
Et puis, quand le bourreau termine cette histoire, ---
On charge l'almanach d'un jour expiatoire,
Et l'on n'a pas même un remord!



L'HOMME ROUGE paraît tous les dimanches par livraison de huit pages in-4°.
Prix de la souscription : Pour l'année, 52 livraisons, 30 fr. — Pour six mois, 26 livraisons, 15 fr.
— Pour trois mois, 13 livraisons, 8 fr. — Par la poste, 1 fr. de plus par trimestre.

On souscrit :

A PARIS, chez ABEL LEDOUX, libraire-éditeur, quai des Augustins, n. 57.
A LYON, au bureau de la *Glaneuse*, rue de la Préfecture, n. 6. — Chez M. BABEUF, libraire, rue St-Dominique. — Chez BARON, libraire, rue Clermont. — Et DANS LES DÉPARTEMENTS, chez tous les directeurs des postes.

Ecrire, *franco*, à M. Veyrat, au bureau de la *Glaneuse*.